

Galdasten, Eibithar, année 872, cycle de Morna

Ébloui par la clarté du chemin poussiéreux et les champs baignés de soleil, Pytor prit le temps de s'accoutumer à l'obscurité. Sur le seuil de la taverne, il attendit que les silhouettes familières se dessinent : le bar de bois sombre et taché, flanqué de ses hauts tabourets, les tables grossières avec leurs fauteuils bas, les piliers massifs qu'on aurait dit écrasés par le poids du plafond affaissé et, bien sûr, celle de Levan, chauve et corpulent, dressée derrière le comptoir. Les relents de bière et de viande grillée ne parvenaient pas à masquer une odeur de tabac. Reconnaisant celui que Mart fumait dans sa pipe, Pytor comprit qu'il n'était pas le premier.

— Tu commences tôt aujourd'hui, Pytor, lui lança Levan en remplissant une chope avant de la poser sur le comptoir à sa place habituelle.

Pytor s'installa sur son tabouret et but une longue gorgée.

— Épargne-moi tes commentaires, Levan, et contente-toi de me servir.

La pièce d'argent tinta sur le bar. Le tavernier haussa les épaules.

— Oh, moi, ce que j'en dis...

Pytor vida son verre, le posa lourdement et le poussa vers Levan. D'une main, il lui fit signe de le resservir, de l'autre, il essuya sa moustache.

— On dirait que tu as soif aujourd'hui, Pytor, remarqua une voix dans son dos.

Il se tourna. Mart était assis à l'une des tables du fond. La fumée de sa pipe flottait au-dessus de sa tête tandis que des volutes plus légères auréolaient son visage émacié.

— Depuis quand mon penchant pour la bière est-il un sujet de conversation ?

— Ne t'énerve pas, Pytor, c'était seulement pour bavarder. Viens t'asseoir.

Pytor but une nouvelle gorgée. Mart n'était pas un mauvais bougre. Autrefois, quand Kara était encore en vie, ils passaient beaucoup de temps ensemble. À la mort de Steffan, Mart et Triss, sa femme, les avaient soutenus. À dire vrai, bien plus que beaucoup d'autres. Pendant qu'il soignait Kara, ils s'étaient occupés de ses récoltes et de son bétail et avaient continué même après que la mort l'eut emportée à son tour. Depuis, malgré ses manières brusques et son tempérament ombrageux, Mart n'avait pas cessé d'être un ami.

Il n'empêche que Pytor aurait préféré être le premier client ce jour-là. Depuis l'aube, il se sentait nerveux, mal à l'aise, comme il l'était parfois avant l'orage. Ça n'était peut-être que ça. Morna savait qu'ils avaient besoin d'eau. Mais il n'était pas dupe. Quelque chose se tramait, quelque chose de désagréable.

Kara disait qu'il avait du sang qirsi dans les veines, qu'il avait le pouvoir de glaner, comme les sorciers qirsi qui suivaient la Fête de Bohdan. Pytor ne manquait pas de lui rappeler qu'il était bien trop gras pour être un des leurs et leur échange finissait généralement dans les rires. Cette légèreté pourtant ne les trompait pas : ils savaient tous les deux que ses intui-

tions étaient rarement fausses. Et cette fois-ci, il était sûr de ne pas se tromper. Il n'était donc pas d'humeur à bavarder. Mais ignorer Mart aurait été injuste.

— Allez, viens t'asseoir, Pytor, ne sois pas stupide.

Réprimant un geste d'agacement, Pytor quitta son tabouret, prit sa bière et rejoignit Mart.

— Tout de même ! s'exclama son ami en vidant sa pipe contre le bord de la table.

Il la bourra, alluma une brindille à la flamme de la chandelle qui brillait devant lui et, la tenant au-dessus du fourneau, aspira une longue bouffée. Les feuilles rougirent, craquèrent, libérant leur arôme suave autour d'eux.

— Alors, quoi de neuf, Pytor ? s'enquit-il enfin, ses dents jaunes serrées sur le tuyau.

Pytor haussa les épaules en évitant son regard.

— Pas grand-chose, grommela-t-il. Le grain pousse, les bêtes engraisent.

Il but une gorgée sur un nouveau haussement d'épaules.

— Ça n'a pas l'air d'aller.

Sous des sourcils gris acier, le regard bleu pâle de Mart le dévisageait avec attention.

— Quelque chose te tracasse ?

Pytor se força à sourire et leva sa bière.

— Ça, déclara-t-il avec une fausse désinvolture.

Mart se contenta de l'observer.

— Rien de précis, finit-il par admettre en détournant les yeux. Juste une impression.

Le vieil homme hocha tranquillement la tête mais Pytor vit sa mâchoire se raidir.

— C'est mon imagination, poursuivit-il après une gorgée de bière. Quinze jours sans pluie, je m'inquiète pour la récolte. Ça joue sur mon humeur.

Mart mâcha pensivement sa pipe.

— Oui, certainement.

Pytor comprit que son argument n'était pas plus convaincant que le précédent mais comme Mart ne semblait pas plus désireux que lui d'approfondir le sujet, il vida sa chope et fit signe à Levan de lui en apporter une autre.

— Je t'en offre une ? demanda-t-il en remarquant pour la première fois que son ami ne buvait rien.

— Non, merci, répondit Mart après quelques secondes d'hésitation. Si je sens la bière, Triss va me démolir. Elle surveille déjà mon emploi du temps, alors pas la peine de lui faire croire que je dépense tout notre argent à boire.

Pytor le dévisagea avec étonnement. L'autorité n'était pas le genre de Triss, quiconque bavardait plus de cinq minutes avec elle s'en rendait tout de suite compte, et ils le savaient tous les deux.

— C'est donc si difficile ?

Ce fut au tour de Mart de hausser les épaules.

— On a vu pire. Mais pas depuis longtemps, ajouta-t-il avec un faible sourire.

Stupéfait de cette réponse, Pytor remarqua à peine la chope pleine que Levan déposait devant lui. Ils avaient besoin d'eau mais pas à ce point. La sécheresse n'était pas dramatique. Pas encore. La situation pouvait empirer. Les semailles avaient été bonnes et les réserves n'étaient pas épuisées.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il. Ton troupeau a de nouveau la fièvre ?

Mart changea de position et, visiblement embarrassé, contempla ses mains.

— Oui, reconnut-il enfin dans un murmure. Mais ça n'est pas « nouveau », comme tu dis. C'est toujours la même chose.

Pytor plissa les yeux.

— Je ne comprends pas.

— Je suis désolé, Pytor, commença Mart en croisant brièvement son regard. J'aurais dû t'en parler avant.

Pytor le dévisagea. Il savait ce qui allait suivre. Depuis le temps, il aurait dû s'habituer mais la douleur était toujours aussi vive.

— Alors ? lâcha-t-il les dents serrées.

— Nous avons perdu toutes nos bêtes sauf trois. La plupart sont mortes après les semailles, au moment où le grain se mettait à germer. Quatre autres sont mortes pendant le dernier croissant de lune.

— Mais ta récolte est bonne, non ? Tu vas passer l'hiver.

Mart acquiesça.

— Tout juste. La récolte est bonne et Brice vient de me vendre une demi-douzaine de ses bêtes à bas prix. Ça a été très dur mais on va s'en sortir.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? demanda Pytor en luttant contre la colère qui l'envahissait.

Il connaissait la réponse mais il voulait l'entendre de sa bouche.

— Pourquoi n'es-tu pas venu me voir ? Je m'en sors bien ; j'aurais pu t'aider.

Mart détourna les yeux en rougissant.

— Nous l'aurions fait, Pytor, vraiment. Mais après tout ce que tu as enduré...

Il s'interrompit sur un geste d'impuissance. Les mots n'étaient pas nécessaires. Pytor pouvait parfaitement achever sa phrase : *Nous ne voulions pas te déranger*. Ces mots, combien de fois, dans combien de bouches, les avait-il entendus ? La même rengaine depuis la mort de Kara. Ses amis s'étaient tellement souciés de ce qu'il éprouvait qu'ils avaient fini par faire de lui un paria.

— Les autres sont au courant ?

— Maintenant, oui. J'en ai d'abord parlé à Brice mais maintenant...

Il haussa les épaules. Pytor acquiesça, les lèvres pincées. Il n'était pas sûr de sa colère. Mart n'avait rien fait de mal, les autres non plus d'ailleurs. Le troupeau de Mart ne le concernait pas. Il ne pouvait pas davantage lui en vouloir de s'être tourné vers Brice. Brice était un vantard mais c'était un type bien. Pytor et lui passaient leur temps à se chamailler mais il savait qu'en cas de coup dur, il pouvait compter sur lui. Il était aussi le plus prospère d'entre eux, ce qui n'était un secret pour personne. À la place de Mart et en dépit de leurs disputes passées, Pytor aussi se serait tourné vers lui. Alors pourquoi se sentait-il blessé ?

— Je suis content que tu t'en sortes, finit-il par avouer après un long silence.

— Merci, Pytor, lui répondit Mart visiblement soulagé.

Malgré son amertume, Pytor lui rendit son sourire. Il but une gorgée de bière tandis que Mart envoyait un gros nuage de fumée vers le plafond.

Ils demeurèrent silencieux. Mart bourra une seconde fois sa pipe et Pytor vida sa chope que Levan vint consciencieusement remplacer par une pleine. Il serait volontiers rentré mais il était tôt. Les autres n'étaient pas encore arrivés et chez lui, à l'exception des bêtes et de son lit aujourd'hui trop vaste, personne ne l'attendait. Alors ils restèrent là, muets, tâchant de ne pas croiser leurs regards.

Lorsque Brice et les autres firent enfin leur apparition dans la taverne, les deux hommes bondirent presque à leur rencontre. Le soulagement de Pytor ne fut pourtant que de courte durée.

— Ce n'est pas le meilleur moment, déclara Eddya en franchissant le seuil.

Elle se dirigea jusqu'au bar, lança une pièce d'argent à Levan.

— Mais ça n'est pas non plus le pire, acheva-t-elle en saisissant sa bière.

— De toute manière, il n'y a pas de date idéale, commenta Jervis d'un ton maussade en prenant sa propre bière.

Lorsqu'ils furent tous servis, ils se dirigèrent ensemble vers leur table. Aucun n'avait l'air joyeux mais Davor encore moins que les autres : le plus jeune, il était le plus enclin à se faire du souci. Brice aussi, malgré son argent, était facilement inquiet. S'ils avaient été les seuls de cette humeur, Pytor n'y aurait guère prêté attention. Mais les autres n'étaient pas mieux disposés et Pytor sentit croître son malaise. Eddya, qui avait enduré quatre maris, onze grossesses et plus de coups durs qu'il n'en pouvait compter, était coriace. Jervis et Segel étaient également solides.

Jervis et Pytor étaient souvent pris pour des frères. Ils avaient les mêmes cheveux roux, la même peau claire, les mêmes yeux verts et bien que Jervis fût beaucoup plus grand que Pytor, et nettement plus mince, leur ressemblance était frappante. Ils avaient aussi les mêmes réactions. Prompts à l'emportement, ils savaient tous les deux surmonter bravement l'adversité. Quels que soient les problèmes, ils se débrouillaient toujours pour en sortir.

Segel n'était pas originaire d'Eibithar, on s'en rendait compte au premier regard. Petit, robuste, il avait la peau, les yeux et les cheveux bruns. Il parlait même avec un léger accent dont aucun d'entre eux n'était parvenu à identifier l'origine. Certains le disaient d'Uulrann. D'autres, comme Eddya, étaient convaincus qu'il venait des Terres du Sud. Pytor, malgré sa curiosité, ne lui avait jamais posé la question. Ça n'avait pas grande importance. Pour l'essentiel, il s'était parfaite-

ment intégré. Beaucoup plus réfléchi que les autres, il avait tendance à écouter plus qu'à prendre la parole et s'inquiétait rarement sans raison.

Aussi, lorsque Pytor vit l'expression de son visage, celles d'Eddya et de Jervis, il comprit que quelque chose n'allait pas. Il sentit son estomac se serrer.

— Finalement, ça n'était pas la peine de te faire du souci pour ton troupeau, lança Brice à Mart en s'asseyant.

Mart jeta un coup d'œil gêné à Pytor.

— Ce n'était pas du souci, Brice, fit-il gauchement. Ton prix était plus que raisonnable.

— Le prix n'a rien à voir là-dedans, intervint Eddya avec un gloussement.

Elle avait toujours l'air de rire, même quand elle n'en avait pas l'intention. Pytor fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Pour Bett et moi, le moment n'aurait pu être pire, annonça Davor sans s'adresser à personne en particulier. On vient juste de terminer la grange.

— Le moment de quoi ? interrogea Pytor un ton plus haut. Qu'est-ce qui se passe ?

Jervis le considéra quelques instants, se passa la langue sur les lèvres et hocha la tête.

— Nous venons de voir le placard sur la porte de la halle de réunion, se décida enfin Segel d'une voix lasse. Le duc annonce un banquet la dixième nuit du cycle.

C'était donc ça ! Pytor aurait dû s'en douter mais il avait certainement abusé de la bière. À moins qu'il n'ait refusé d'admettre ce qui résonnait trop comme la confirmation de ses prémonitions. Le visage de Kara, son sourire triste et entendu sur ses lèvres, flotta un instant devant ses yeux. Il serra les dents, repoussant la nausée qui l'envahissait.

Davor poursuivait sur sa grange et le travail fourni pour la construire, mais Pytor ne l'écoutait pas. Le sang battait furieusement à ses tempes et un bruit de tempête lui frappait les oreilles. Il regretta sa dernière bière.

Un banquet, le dixième jour. Le duc ne leur en laissait donc que quatre pour se préparer. De toute manière, qu'auraient-ils fait ? Avec la sécheresse qui menaçait, la fièvre qui décimait leur bétail, le duc qui leur prenait plus que sa part de ce qu'ils parvenaient péniblement à produire, leur résistance était stupéfiante. Mais un banquet, c'était trop. Pytor en avait vécu sept, dont celui décrété l'année de sa naissance, mais il était des pratiques auxquelles même les plus endurcis ne pouvaient se résigner.

— Déjà six ans ? demanda Eddya.

— Je crois, répondit Jervis.

Pytor perçut le renoncement dans sa voix et lui en voulut. Sur certains points, Jervis et lui n'avaient rien de commun.

— J'ai du mal à croire que six années se sont écoulées, murmura Mart.

Il s'y rendrait aussi docilement.

— Pas six, cinq ! s'emporta Pytor.

La violence de sa remarque coupa court aux bavardages. Aucun n'osa relever. Ils savaient tous que Stefan était mort la veille du dernier banquet. Pour être exact, sa mort l'avait même précipité.

— Cinq ans et non six, réfléchit Segel. Les Qirsi ont donc glané quelque chose.

— Je me souviens d'une fois, gloussa Eddya, il y a quelques années, le banquet avait été avancé. Des gens étaient morts de la peste à Domnall.

Segel approuva.

— C'est peut-être le cas.

— Ce n'est pas une excuse, rétorqua Pytor sans chercher à cacher son amertume.

— Allons, Pytor, fit Brice conciliant. Nous savons combien le dernier banquet a été pénible pour toi. Mais ça n'est pas une raison pour abandonner la coutume.

— Les banquets sont une véritable barbarie ! Ça a toujours été le cas et rien ne m'empêchera de le dire.

— Ils sont nécessaires, objecta Brice en hochant la tête. Et se mettre dans tous ses états à cause d'eux ne rend service à personne. On n'y peut rien.

— Tu dois reconnaître, renchérit Davor, que ça marche.

— Davor a raison, souligna Eddya en souriant comme une folle. Galdasten n'a subi aucune épidémie de peste depuis ma naissance. Mon père non plus n'en a pas vécu. Tu peux dire ce que tu veux, mais ça marche.

— Ça marche ! singea Pytor avec colère. Bien sûr que ça marche ! Mais à quel prix ? Ils pourraient tous nous passer au fil de l'épée, ça marcherait aussi bien ! « Pas de peste ici. Tuons-les tous, le résultat sera le même. »

— Tu es ridicule, Pytor, fit Brice, on ne tue personne. Les banquets valent bien mieux.

Pytor prit une profonde inspiration pour tenter de juguler sa colère et le vieux chagrin qui le hantait.

— Et tous ceux que les banquets ne sauvent pas ? interrogea-t-il d'une voix sourde. Tous ceux-là, hein ? Les banquets empêchent peut-être l'épidémie mais ne tuent pas la peste.

— Non, reconnut Brice, mais c'est bien pour ça que nous devons remercier le duc d'être vigilant. Il vaut mieux l'avancer d'une année que d'attendre et laisser quelqu'un d'autre perdre un enfant. Les risques de ne rien faire sont beaucoup plus grands. Et les banquets

ne sont pas aussi monstrueux que la fièvre. Toi plus que quiconque sais ce qu'elle peut faire. Toi et Kara avez eu la chance de survivre la dernière fois. Nous tous, avons eu de la chance.

Il regarda les autres acquiescer autour de la table. Tous à l'exception de Segel.

— Oui, reconnut Pytor à contrecœur. Je sais ce que fait la peste.

En dépit de sa rage, il frissonna. Il n'était pas stupide. La peste était un véritable fléau. Un imbécile au sens de l'humour tordu l'avait baptisée le Cadeau de Murnia, du nom de la déesse noire. Elle décimait des villages entiers en moins de trois jours. Deux siècles auparavant, une épidémie particulièrement sévère avait tué la moitié de la population du duché en un seul décroissement de lune. Elle avait emporté Steffan en moins d'un jour.

Mais si elle travaillait vite, elle était loin d'être charitable. Elle débutait innocemment par une piqûre d'insecte. Peu importait l'endroit – Steffan avait été piqué à la cheville. Si la blessure enflait et décroissait, il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. Mais si une petite éruption rouge et ovale apparaissait autour, plutôt que d'attendre ce qui allait inévitablement se produire, la victime n'avait plus qu'à se plonger une dague dans le cœur. Moins d'une demi-journée après l'apparition de l'éruption, la fièvre débutait et avec elle le délire. Les plus chanceux perdaient conscience à ce stade et ne se réveillaient jamais. Steffan eut cette grâce. Mais ceux qui ne mouraient pas tout de suite – ceux que la déesse désignait pour endurer toute l'horreur de l'épreuve – ceux-là subissaient l'une des deux seules issues : la diarrhée et les vomissements les affaiblissaient jusqu'à la mort ou bien ils vivaient leurs dernières heures à cracher du sang et des morceaux de leurs poumons. Dans tous les cas, la mort, une mort

atroce, était au bout. Le même sort était réservé à ceux qui avaient eu la malchance de croiser les victimes le jour de leur piqûre. Étant donné leur refus d'abandonner Steffan, Pytor ne savait pas comment lui et Kara avaient survécu.

— Moi aussi je connais la peste, intervint Segel, une lueur hagarde dans ses yeux sombres, mais je suis d'accord avec Pytor : il doit y avoir une autre solution.

— Vous voyez ! s'exclama Pytor en le désignant farouchement. Au moins un qui réfléchit !

— Mais que pouvons-nous faire ? rétorqua Brice. Le duc a des guérisseurs, des penseurs, sans parler de ses Qirsi. S'il y avait une solution, tu ne crois pas qu'ils l'auraient trouvée depuis le temps ?

— Pourquoi chercheraient-ils ? lui lança violemment Pytor. Leur solution ne leur coûte rien. Et tu l'as dit toi-même : la peste a épargné la ville depuis des siècles. Qu'un garçon meure ici ou là, qui s'en soucie ? Pour être à l'abri, il leur suffit de lancer leurs banquets suffisamment tôt. Ils n'ont aucune raison de songer à une autre solution.

Brice secoua la tête.

— D'autres maisons sont confrontées au même problème. Leurs tentatives ne valent pas mieux. Certaines se contentent même de laisser l'épidémie s'étendre. C'est ce que tu veux ?

— Je préférerais, oui !

Brice lâcha un soupir exaspéré et se détourna.

— Il est fou, fit-il aux autres avec un geste brusque en direction de Pytor.

— Ils font comme ça depuis longtemps, plaida Jervis, les yeux posés sur Pytor. Aucun de nous n'était né. Je n'aime pas plus cette solution que toi, Pytor, mais grâce à elle notre peuple est vivant et en bonne santé.

— *Notre peuple ?* hurla presque Pytor.

Jervis flancha et Pytor comprit que Brice avait raison : il réagissait comme un dément. C'était plus fort que lui. Jervis, comme tous les autres, connaissait pourtant l'origine des banquetts.

Presque deux cents ans plus tôt, comme cela se produisait régulièrement depuis la nuit des temps, la peste avait frappé la maison de Galdasten. Kell XXIII, qui serait par la suite le quatrième Kell de Galdasten à monter sur le trône d'Eibithar, s'était réfugié avec sa famille à l'abri des épaisses murailles de pierre de son château, priant les dieux que l'épidémie ne franchisse pas les remparts de sa demeure. Mais alors que la forteresse avait repoussé d'innombrables invasions et tenu des sièges auxquels aucune autre maison n'aurait résisté, ses douves et ses fabuleuses murailles d'or se révélèrent impuissantes à contenir le virus. Le duc et la duchesse furent épargnés mais pas leur fils, Kell XXIV.

Après la mort du garçon, Kell donna l'ordre de raser entièrement le pays. Cette décision, qualifiée depuis d'un acte irraisonné, enfanté par le dépit, la rage et le chagrin, porta cependant ses fruits. Parce que la peste était transmise par les souris vivant dans les champs et les maisons du royaume et propagée par la vermine qui infestait leur fourrure, les feux de Kell mirent fin à l'épidémie. Comprenant qu'il avait trouvé le moyen de contrôler la propagation de la maladie, Kell éleva ces razzias au rang de tradition. Pendant un certain temps, il fit appel à ses sorciers pour déterminer la date des épidémies, mais il fut vite évident qu'elles se produisaient à des intervalles remarquablement réguliers et c'est ainsi que les bûchers furent décrétés tous les six ans.

Après la mort de son père, le plus jeune fils de Kell, Ansen, perpétua la pratique mais, soucieux d'adoucir le coup terrible porté à la population de Galdasten, y

adjoignit les banquets qui, à leur tour, devinrent une tradition. Tous les habitants du duché étaient conviés au château pour participer à un festin au luxe inégalé. Tandis que ses cuisiniers se surpassaient pour réaliser des plats d'une extrême qualité, à cette occasion, le duc faisait spécialement venir quantité de fruits secs et de légumes verts de Sanbira et de Caerisse. Naturellement, le vin, tiré des plus fins tonneaux de Galdasten, coulait en abondance.

Et pendant que le peuple, vivant le temps d'une nuit l'illusion de la noblesse, ripaillait, mangeant, buvant et dansant au son des meilleurs orchestres du château, les sorciers qirsi du duc, accompagnés d'une centaine de ses meilleurs soldats, marchaient dans la campagne et conjuraient les flammes. Rien n'était épargné. Chaque maison, ferme, grange et champ du pays, tout, jusqu'au bétail, était réduit en cendres.

Au matin, lorsque les habitants, repus et fatigués, alourdis par les dernières vapeurs de l'alcool, quittaient le château, invariablement, ils découvraient leurs terres dévastées, noircies et encore fumantes. Pytor se souvenait du dernier banquet avec une vivacité poignante. Steffan était mort l'avant-veille, en fin d'après-midi. Kara et lui n'avaient pas eu le temps de le préparer pour son voyage vers Bian et le Royaume du Dessous. Lorsqu'ils rentrèrent chez eux, ils ne retrouvèrent ni leur maison, ni le corps de leur fils. Telle était la puissance des flammes des sorciers qirsi.

La peste n'avait pas ravagé Galdasten depuis des générations. Oui, à la place, ils avaient les Festins.

— Notre peuple, ironisa Pytor cependant plus calme, il s'en fiche bien. Le duc ne fait pas ça pour nous mais pour se protéger, lui et les siens, comme le vieux Kell et Ansen après lui. Si le Festin a lieu un ou deux jours après la mort de l'enfant d'un autre, quelle

importance ? Il s'en moque. Ce Kell, le nôtre, est comme les autres.

— Parfait ! s'exclama Brice, une lueur dans ses yeux verts aussi tranchante que la lame du duc. Il le fait pour lui, et alors ? Nous savons tous parfaitement que les Festins nous ont épargné plus de souffrances que tu ne peux imaginer ! Qu'est-ce que tu en dis ? Tu sais de quoi sont capables les flammes des Qirsi. Tu crois que nous avons les moyens de lutter ?

Pytor, furieux, sentant le feu lui monter aux joues, le dévisagea sans rien dire. Brice, une grimace dangereusement crispée sur le visage, lui adressa un sourire féroce.

— Je m'en doutais, articula-t-il enfin. Tu n'es qu'un vantard, Pytor. Comme toujours. Je croyais, maintenant que tu es seul au monde, que tu aurais assez de cran pour ravalé tout le fumier que tu nous jettes en permanence à la figure, mais je me suis trompé.

— Ça suffit ! intervint Mart.

Brice détourna les yeux sans rien ajouter.

Mart, le front barré d'un pli soucieux, se tourna vers Pytor.

— Brice ne pense pas ce qu'il dit, Pytor. Il ne réfléchit pas toujours avant de parler.

Il jeta un regard de reproche vers le plus riche d'entre eux avant de revenir à son ami.

— Steffan était un bon garçon, nous l'aimions tous. Tu le sais et nous n'ignorons pas combien tu souffres encore de sa disparition. Mais, poursuivit-il prudemment comme s'il craignait un geste de violence, Brice n'a pas complètement tort. Je déteste les Festins, nous les détestons tous, mais nous n'avons pas le choix.

Pytor resta silencieux. Qu'est-ce que Mart savait de sa souffrance ? Qu'en savaient-ils, tous ? Il fixait Brice. Son malaise grandissant lui procurait une joie amère. En dépit du ton qu'il avait employé pour lui répondre,

Brice le craignait. Ce n'était pas nouveau et ce n'était pas parce qu'il était plus fort ou plus grand. Non, Brice le craignait parce qu'il avait tout perdu, en tout cas tout ce qui avait de l'importance. Brice, qui avait sa famille, sa ferme et ses richesses, était vulnérable et il le savait.

Pytor le contempla encore quelques instants puis le lâcha pour se tourner vers les autres. Davor, la mine effrayée et embarrassée, Eddya avec son sourire fou, Jervis, triste comme une vieille mule, tous le dévisageaient. Segel aussi, mais à la façon, prudente et soupçonneuse, dont un paysan contemplerait le lopin de terre qu'on lui offre à un prix dérisoire. Il l'évaluait, jugeait ce dont il était capable. Pytor lui sourit mais Segel ne broncha pas.

— Il y a toujours des alternatives, déclara-t-il enfin. C'est une question de volonté.

Brice lâcha un rire haut et incrédule.

— Et je suppose, naturellement, que toi, tu as cette volonté !

Pytor, encaissant la provocation sans ciller, comprit alors ce qu'il lui restait à faire. Aucun d'eux n'agirait. Ils n'en étaient pas capables. Mais lui, si. Cette brusque certitude lui procura un sentiment qu'il avait oublié depuis la mort de Kara : celui d'être en vie. Il se tourna lentement pour faire face à son adversaire. Un léger sourire flottait sur ses lèvres.

— Nous verrons.

— Oui, je vais te dire, moi, ce qu'on va voir, répliqua Brice.

Il avait l'air terrorisé mais semblait incapable de s'arrêter.

— On va te voir à Galdasten, faire la queue devant les portes avant même le coucher du soleil, pour être sûr de ne pas rater ta ration de vin et de mouton.

Comme à tous les Festins avant le dernier. Cette fois sera comme les autres.

Pytor, espérant que Brice prendrait ça pour un sourire, montra les dents comme un chien devenu sauvage.

— Et tu seras juste derrière moi, n'est-ce pas, Brice ?

— Exactement, répondit l'autre avec un rire nerveux. Exactement. Nous nous assoirons côte à côte et, nos timbales bien remplies, nous boirons le vin du duc à notre santé.

Les autres, le regard inquiet, attendaient la réaction de Pytor. Lorsqu'il rit à son tour, leur soulagement se fit presque palpable. Ils s'esclaffèrent en chœur, sans percevoir la férocité du ton et de la grimace de Pytor. Sa décision était prise.

Dans son coin, Segel qui n'avait pas bougé, l'observait avec la même attention. Une expression étrange flottait sur son visage sombre et ses traits fins. Comme s'il avait lu dans mes pensées, se dit Pytor, constatant avec étonnement qu'il ne s'en offusquait pas, qu'il semblait même soulagé. Si un seul d'entre eux pouvait le comprendre, c'était lui.

Les autres, passé l'orage, avaient repris leurs conversations et, comme si rien ne s'était produit, les plaisanteries fusaient. Segel, son expression inchangée, tira sa chaise vers Pytor et fit signe au tavernier de lui apporter une seconde bière.

— Je m'inquiète pour toi, glissa-t-il d'une voix que seul Pytor pouvait entendre.

— Tu t'inquiètes ? répéta-t-il légèrement.

— J'ai de l'affection pour toi, mon ami. Je crois que je te comprends. Je n'aimerais pas qu'il t'arrive du mal.

Levan apporta la bière demandée et la déposa devant lui. Il désigna la chope vide de Pytor et l'inter-

rogea du sourcil. Pytor refusa et, avant de répondre, regarda l'homme rejoindre le bar.

— Je t'apprécie aussi, Segel, et je te respecte.

Il lui fit face.

— Je veux que toi et les tiens restiez à l'abri.

Segel écarquilla imperceptiblement les yeux mais ne dit rien. Pytor le regarda prendre son verre d'une main tranquille. Il but et, quelques instants plus tard, tourna son attention vers les autres.

Pytor, prétextant la fatigue, quitta la taverne peu de temps après. Il voulait voir ses bêtes avant la nuit, mais sur le chemin du retour, Segel et leur bref échange occupaient ses pensées. Il espérait s'être fait comprendre.

Les jours suivants s'écoulèrent, comme au début de la germination : au rythme lent de la croissance des premières pousses. Pytor avait eu le temps d'y songer mais, en dépit de la peur grandissante qui n'avait cessé de le ronger – aussi tenace qu'une souris à l'assaut d'un coffre à grain –, sa résolution n'avait pas faibli. Conscient de ce qui l'attendait, il s'était résolument absorbé dans son travail. Son troupeau et ses champs ne l'avaient pas empêché de se demander pourquoi il s'inquiétait tant. De temps en temps, il s'arrêtait et, au-dessus du pré et du toit bas de sa ferme, contemplait les tours de Galdasten, dressées comme des flèches menaçantes au-dessus des maisons et des arbres nouveaux.

Il n'était pas retourné à la taverne de Levan. Sa décision prise, il n'avait pu se résoudre à revoir les autres. Il aurait cependant dû se douter qu'ils ne le lâcheraient pas aussi facilement. La veille du banquet, Mart s'arrêta chez lui.

— Je me faisais du souci pour toi, lui annonça l'homme mâchant sa pipe éteinte du haut de son chariot. Les autres aussi.

— Je vais bien.

Occupé à sortir du grain pour le bétail, il n'avait aucun mal à ne pas croiser le regard de Mart.

— J'ai du travail, c'est tout.

— Tu ne devrais pas faire attention à ce que raconte Brice, poursuit Mart essayant d'être gentil. C'est un idiot. Je te le dis, même après tout ce qu'il a fait pour moi. Il n'avait pas à te parler comme ça.

Pytor lui jeta un coup d'œil et se força à sourire.

— Ne t'inquiète pas, Mart, c'est oublié. Je te l'ai expliqué, j'ai du travail, c'est tout.

— Très bien, acquiesça le brave homme, je te laisse. On se voit au Festin, n'est-ce pas ? Triss m'a demandé de tes nouvelles.

— Confirme-lui que j'y serais. Avec vous et tous les autres.

Mart avait pris ses rênes et s'apprêtait à partir quand il s'arrêta.

— Pas tous, fit-il.

Pytor, le cœur battant comme les sabots d'un cheval de Šanbiri, se figea.

— Que veux-tu dire ?

— Hier, Segel nous a annoncé qu'il partait dans le Sud quelque temps. Il va voir sa sœur à Sussyn.

Malgré son soulagement, Pytor se sentit pâlir. L'homme à la peau sombre avait donc deviné ses projets.

— Alors je verrai les autres.

— Bien, sourit Mart.

Il siffla son bœuf et l'animal se mit en route.

— Bonne nuit, Pytor, lança-t-il dans le grondement et la poussière soulevée par son chariot.

Pytor leva la main mais ne put se résoudre à lui répondre.

*
**

Le jour du Festin se leva sur une aube chaude et radieuse. Debout dès les premiers rayons de soleil, Pytor s'élança dans les champs sans prendre la peine de manger. Sa peur s'était évanouie au profit d'une sinistre satisfaction. Au moins agissait-il. Il allait prouver à Brice qu'il se trompait. En fait, se corrigea-t-il avec un sourire, Brice allait se rendre compte qu'il se trompait sur pas mal de choses.

Pytor ne fit pas la queue devant les portes du château avec le reste de la horde. Il passa la majeure partie de la journée dans les champs et, bien que ses mains et ses bras fussent couverts de piqûres de vermine à midi, il lui fallut encore plusieurs heures pour trouver ce qu'il cherchait.

Alors qu'il approchait du château de Galdasten, les cloches du prieuré s'étaient mises à sonner. Le soleil était couché sur l'horizon. Ses bras le démangeaient affreusement. Il devait faire tous ses efforts pour ne pas céder au désir de se gratter. Il n'était pas sûr de savoir laquelle de ses piqûres était mortelle – il avait des éruptions autour de plusieurs d'entre elles – mais ça n'avait pas grande importance. Ce qui comptait était de franchir les portes avant que le délire s'installe. Les zébrures qui lui couvraient la peau étaient dissimulées par ses manches longues. Pour plus de précautions, il avait enfoncé ses mains dans ses poches. Mais la journée avait été incroyablement chaude et avec la fièvre qui commençait à le gagner, en approchant les hautes murailles d'or du château, il suait comme un bœuf. S'il n'avait été si enrobé et si les gardes ne l'avaient pas vu se précipiter sur le chemin, ils auraient pu soupçonner quelque chose et lui refuser l'entrée tant il vacillait sur ses jambes en passant devant eux.

Il avait tout prévu et, s'étant même forcé à boire une bière sur le chemin, il endura avec un sourire benêt et un hochement de tête plein d'humilité les commentaires des gardes raillant son état d'ivresse avancée.

Ce n'était pas cher payé. Ce barrage franchi, il n'avait plus rien à craindre.

Il traversa tranquillement les premières pièces jusqu'à la vaste salle à manger. L'infection était maintenant bien installée. Il avait espéré que la peste attaquerait ses poumons, on disait que c'était la mort la plus rapide, mais ça n'était pas le cas. Serrant la gorge pour lutter contre la bile qui lui montait aux lèvres, il franchit le seuil en trébuchant et pénétra dans la pièce, tenant à peine sur ses jambes.

C'est ce que Steffan a enduré, se dit-il, appuyé contre le battant de la porte ouverte. Et, une fois encore, il remercia les dieux d'avoir permis à son fils de sombrer dans l'inconscience avant le pire.

Il secoua violemment la tête, comme si son geste pouvait le débarrasser de ces pensées. Il devait se concentrer. Parce qu'il était venu dans un but précis.

Adossé à la porte, Pytor examina l'assemblée. Il était encore tôt mais toutes les tables étaient abondamment garnies et des carafes de vin étaient disposées un peu partout. Sa vision commençait à se troubler. Il reconnut pourtant le duc et la duchesse qui dansaient au milieu de la pièce. C'était tout ce qu'il voulait savoir. Il aurait aimé voir la tête de Brice mais il n'avait plus la force de le chercher parmi la foule. Se sentant faiblir, il fit un effort surhumain pour dégager la modeste bourse qu'il avait glissée dans sa ceinture. Vacillant, il en extirpa les trois souris qu'il avait trouvées dans les champs et les jeta devant lui.

Le corps pris de convulsions, il s'écroula sur le sol. Presque immédiatement, la musique s'interrompit. Dans le silence incrédule qui suivit, il n'eut aucun mal à imaginer l'expression des visages, les yeux braqués sur les petites créatures qui apportaient la peste au milieu de leur Festin. Puis, au moment où une autre attaque l'emportait vers la mort, Pytor entendit leur cri d'horreur s'élever dans la salle.